

## Assemblée générale du 12 octobre 2020

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Assemblée générale du 12 octobre 2020. In: Revue des Études Grecques, tome 133, fascicule 2, Juillet-décembre 2020. pp. 18-30;

[https://www.persee.fr/doc/reg\\_0035-2039\\_2020\\_num\\_133\\_2\\_8649](https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_2020_num_133_2_8649);

---

Fichier pdf généré le 11/03/2024

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 12 OCTOBRE 2020

---

## ALLOCUTION DE M. DENIS KNOEPFLER

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION

MESDAMES, MESSIEURS, CHERS COLLÈGUES ET AMIS,

En guise d'ouverture de l'Assemblée générale du 6 juin 1940, l'épigraphiste Pierre Roussel pouvait prononcer la phrase suivante : « Notre Association se devait à elle-même de poursuivre son existence en temps de guerre comme elle l'avait fait de 1914 à 1918. Ce faisant – ajoutait-il – l'Association songeait plus à ses séances de travail qu'à la séance plus ou moins solennelle qui marque d'ordinaire la fin d'une présidence ».

De fait, rien n'indique qu'aucune séance ait été supprimée pendant toute la durée du second conflit mondial, en dépit des énormes contraintes que créait notamment – pour ne rien dire d'autres vicissitudes plus graves encore – la coupure de la France entre zone occupée et zone dite libre, où résidait le successeur de Roussel, qui fut prorogé deux fois, tandis qu'à Paris dès 1941 et jusqu'en 1945 André Plassart – autre épigraphiste ! – était amené à assurer la présidence effective, au titre de second puis de premier vice-président et enfin de président, l'essentiel du travail étant sans doute effectué, alors déjà, par le Secrétaire général.

Il en est allé un peu différemment au cours de l'année écoulée. Non pas, assurément, que notre très chère Secrétaire générale ait été moins active que ses prédécesseurs : c'est tout le contraire. Mais le fait est que cette année 2019-2020 aura été passablement perturbée par la pandémie de coronavirus, comme ne le montre que trop la date tardive à laquelle a lieu la présente Assemblée générale. Dès le mois d'avril, nos séances ont été interrompues, ce qui a eu pour premier effet d'entraîner le report *sine die* de la séance commune avec nos collègues et amis de la Société des Études latines, endeuillés entre temps par la disparition de leur administrateur depuis tant d'années, Madame Jacqueline Champeaux, aux obsèques de laquelle Diane Cuny voulut bien représenter notre Association. L'affiche de cette séance du 4 avril était pourtant spécialement prometteuse, avec une communication de notre ancien secrétaire général M. Michel Fartzoff, et une autre de Mme Mireille Corbier, l'infatigable animatrice et rédactrice de *L'Année épigraphique*. Mais j'ai bon espoir qu'ils pourront l'un et l'autre s'exprimer très prochainement dans le cadre d'une séance ordinaire, comme ce sera le cas aussi des orateurs prévus pour la séance du 4 mai. Réjouissons-nous que, durant cette année amputée – à la fois la plus courte, en même temps que la plus longue peut-être dans l'histoire de l'Association – cinq séances particulièrement riches aient tout de même pu avoir lieu, de novembre 2019 à mars 2020. Car c'est à la mi-mars, aucun de nous ne l'a oublié, qu'est tombée comme un couperet l'annonce du confinement, qui n'a épargné personne, quelle que fût sa nationalité, m'obligeant moi-même à quitter précipitamment

Paris pour la Suisse avant que les frontières ne se ferment hermétiquement pendant deux mois. Un jour, avec le recul du temps, on pourra peut-être saisir de manière plus exacte tous les tenants et aboutissants de cette mesure extraordinaire. Reste qu'il est troublant, on me l'accordera, qu'une crise sanitaire de cette nature ait provoqué dans l'immédiat une interruption plus abrupte de la vie économique, sociale, culturelle – ou, en l'occurrence, associative – que chacune des deux guerres mondiales du *xx<sup>e</sup>* siècle, autrement plus meurtrières pourtant. Il y aura là, pour les historiens à venir, matière à réflexion.

Ce qui paraît établi, c'est qu'aucun des décès que nous avons eu à déplorer durant l'année écoulée – et dont il incombe traditionnellement au président d'établir le triste décompte – n'est imputable à cette maladie, si redoutable qu'elle ait été, et demeure. Cela ne veut pas dire que les lois de la nature aient été toujours respectées : parmi les membres de l'Association qui nous ont quittés, si la plupart étaient effectivement des personnes âgées, voire très âgées, il s'en est trouvé aussi de plus jeunes et même une très jeune. De toute façon, je m'en tiendrai – même si cet usage n'a pas toujours été adopté par le passé – à l'ordre du calendrier, en remerciant globalement dès à présent ceux et celles d'entre vous qui, au sein du Comité ou hors de lui, ont eu à cœur de me fournir des informations sur la vie et la carrière des défunts, en m'apportant bien souvent des témoignages personnels dont la valeur est inestimable. Si l'année universitaire 2018-2019 avait pu, à cet égard, être qualifiée de « clémente » par mon prédécesseur, qui n'eut effectivement à rendre hommage qu'à deux de nos membres, certes éminents l'un et l'autre, il n'en va pas de même, hélas, pour cette année 2019-2020, avec un nombre de disparitions qui avoisine la dizaine, dont pas moins de quatre anciens présidents (je relève au passage qu'ayant à évoquer, en 2013, la mémoire de deux anciens présidents, l'orateur d'alors, Charles de Lamberterie, déclarait qu'il y avait là de quoi « en avoir quelques frissons » pour un président en exercice ! C'est dire les sentiments qui m'habitent en ce moment. Il est vrai qu'un tel – et ô combien affligeant – record tient aussi en partie au fait que l'année aura été, sur le plan administratif, d'une durée exceptionnelle, puisque, sous la contrainte de l'épidémie, il a fallu ajouter aux douze mois réglementaires trois mois intercalaires, si l'on peut dire les choses ainsi, correspondant assez exactement au trimestre d'été.

Dès notre séance du 2 décembre 2019, j'ai eu à vous annoncer le décès de deux de nos membres, **Félix Bourriot** à l'âge de 97 ans et **Pierre-Paul Corsetti** à l'âge de 75 ans. Je ne m'attarderai guère sur la carrière de ce dernier, puisqu'au dire de notre trésorière – dont le verdict est évidemment sans appel – ce collègue avait, en fait, cessé depuis longtemps de participer activement ou même seulement financièrement à la vie de notre Association, où il était entré en 1966. Mais en dépit d'une situation quelque peu « irrégulière », il convient de lui rendre un bref hommage, car Pierre-Paul Corsetti, ancien élève de l'ENS et agrégé de grammaire en 1964, ingénieur de recherche honoraire au CNRS, a eu l'incontestable mérite d'œuvrer dans l'ombre, pendant de nombreuses années, à l'élaboration de la bibliographie courante de nos études, d'abord en tant que collaborateur de *L'Année philologique*, puis comme directeur de cette imposante publication internationale jusqu'à sa retraite en 2007.

Félix Bourriot, lui, était connu d'un bon nombre d'entre nous, et il a été longtemps un membre beaucoup plus visible et actif de notre Association (où il était entré dès 1954), encore qu'à ma connaissance il n'ait jamais fait partie du Bureau ou même du Comité. Mais il obtint en 1978 le Prix Zappas pour sa thèse monumentale – sur laquelle je vais revenir dans un instant – consacrée à un grand sujet d'histoire sociale et institutionnelle. Décédé à Paris le 5 novembre 2019, Félix Bourriot était né le 12 mai 1922 à Labergement Sainte-Marie, dans le Doubs, village tout voisin de la frontière suisse. Ayant fait ses classes à Besançon, c'est dans cette ville aussi qu'il entreprit des études de lettres, mais pour les poursuivre bientôt et les achever à l'Université de Lyon, en y obtenant deux licences, lettres classiques d'un côté et histoire-géographie de l'autre ; cette double formation de base doit expliquer en bonne partie le caractère spécifique de ses travaux, aussi solides sur le plan philologique que pertinents dans leur visée historique. L'agrégation d'histoire en 1948 acheva, du reste, de l'orienter de ce côté-là de nos études ; dans l'immédiat, elle lui ouvrit une carrière d'enseignant, un métier qu'il a pratiqué avec constance, succès et surtout bonheur, tant au niveau du secondaire – ainsi au Lycée d'Alger dès 1948, puis à Paris au lycée Charlemagne dès 1957 et jusqu'en 1964 – qu'au degré supérieur. Car très vite aussi il fut appelé comme

chargé d'enseignement à la Sorbonne, où il resta plus de quinze ans, de 1953 à 1969. C'est au cours de la dernière année de son mandat parisien que, jeune doctorant, j'eus le privilège de le rencontrer dans les séminaires de mon maître Jacques Tréheux, et je garde de lui – même si je n'eus plus, par la suite, l'occasion de le revoir jamais – le souvenir très précis d'un homme souriant et modeste, mais manifestement d'une compétence déjà extrêmement étendue. De fait, depuis sa rencontre – autrement plus importante pour lui – avec le Doyen André Aymard en 1951, il était engagé dans de vastes enquêtes d'histoire sociale qui avait abouti très tôt, en 1959, à la publication du chapitre sur « Le travail en Grèce » dans un ouvrage collectif consacré à *L'histoire générale du travail* (réédité plusieurs fois jusqu'en 1999) ; c'est un thème qui l'occupera toute sa vie, puisqu'en 2014 encore il publiait chez Olms en Allemagne une étude lexicale très fouillée sur les termes *BANAUSOS* – *BANAUSIA* et la situation des artisans en Grèce ancienne, en faisant à juste titre la critique de l'usage dépréciatif que les modernes avaient fait de *banausos* dans le sillage d'Aristote.

Mais son *opus magnum*, c'est sans conteste la thèse intitulée *Recherches sur la nature du génos. Étude d'histoire sociale athénienne : période archaïque et classique*, à laquelle il travailla pendant près d'un quart de siècle et qu'il soutint brillamment en 1975 devant un jury présidé par Jacqueline de Romilly et composé de MM. Henri Van Effenterre, Jacques Tréheux, Jean Gaudemet et Philippe Gauthier. Le dactylogramme publié dès l'année suivante sur les presses de l'Université de Lille et diffusé à Paris par la Librairie Honoré Champion compte près de 1500 pages, dont plus de 25 pour la seule table des matières, qui est en réalité une admirable table analytique permettant de suivre toutes les étapes de la démonstration. Il s'agissait en premier lieu, après une exposé historiographique approfondi, de définir les sens de *génos*, pour montrer que la définition sociologique – loin d'ailleurs d'être unanime – retenue par les modernes depuis le XIX<sup>e</sup> siècle ne résistait pas à un examen rigoureux des textes anciens, étudiés dans leur contexte et en fonction de leur date : car en dépit de ses acceptions diverses, le terme *génos*, même utilisé au pluriel, ne s'applique jamais à un prétendu système de clans, de castes ou seulement de *gentes* cher aux historiens, comme aussi, du reste, aux archéologues. Bourriot n'avait nullement négligé, en effet, de prendre en compte la riche documentation fournie par les enclos funéraires et les tombeaux princiers de l'Attique, lesquels avaient été effectivement mis en relation, mais sans preuve, avec une aristocratie terrienne au sein de laquelle se seraient transmis des biens, des cultes et des privilèges héréditaires. Certes, Bourriot n'a nullement nié l'existence de *génè* au sens de communautés ayant conservé leur identité propre – ainsi dans le cas tout à fait *sui generis* du *génos* des Salaminiens – ou alors, plus communément, de familles sacerdotales, comme le *génos* des Céryces d'Éleusis ; mais de manière que l'on peut espérer définitive (même si des retours en arrière sont toujours possibles, sous l'influence de certains courants structuralistes encore plus ou moins vivaces, ou par simplification abusive), il a montré que cela n'autorisait en rien à croire au *génos* comme « Ideal-Type » et aux *génè* comme phase de l'histoire sociale d'Athènes et des cités grecques en général. Peu d'ouvrages auront marqué aussi profondément, et pas seulement en France, l'étude des institutions que la thèse de Bourriot, citée partout, à défaut d'être toujours réellement lue. Disons enfin que c'est la même méthode qu'il appliqua à l'étude de la *kalokagathia*, cette notion hellénique si difficile à cerner, lorsqu'on prend la peine de lire sans *a priori* tous les textes littéraires qui en font mention ; car dans cette monographie parue chez Olms en 2004 sous le titre *Kalos kagathos – Kalokagathia. D'un terme de propagande des sophistes à une notion sociale et philosophique ; étude d'histoire athénienne*, Félix Bourriot a délibérément laissé de côté ce qui relevait de l'épigraphie, même attique. Toutefois, un nombre appréciable d'articles parus sous sa signature ou parfois restés inédits – sans parler des documents allégués et discutés dans sa grande thèse – montrent qu'il ne négligeait nullement les apports de cette discipline, dont il sut très certainement faire valoir tout l'intérêt à ses étudiants de l'Université de Lille, où il enseigna en tant que professeur d'histoire grecque dès les lendemains de la soutenance de sa thèse jusqu'à son départ à la retraite en 1985. Au témoignage de sa fille, Madame Monique Barbaroux, haut fonctionnaire pendant plusieurs décennies au Ministère de la Culture (que je remercie pour sa contribution à cette évocation), notre collègue mérita pleinement son prénom de bon augure : *felix*, il le fut jusqu'à la fin, ou presque, dans sa vie de couple aux côtés de son épouse Odette, également enseignante, comme dans sa vie de famille, ayant eu la joie de suivre la brillante carrière d'une fille dont

il était très fier, de voir grandir et prospérer quatre petits-enfants et un nombre appréciable d'arrière-petits-enfants. Il n'aura donc pas à craindre le jugement de Solon l'Athénien, s'il lui est donné de pouvoir consulter ce grand sage chez les Bienheureux.

Peu avant Noël dernier, le 19 décembre 2019, l'annonce du décès de **Jean Laborderie** à l'âge de 86 ans fut, pour les plus anciens d'entre nous, une nouvelle particulièrement attristante. « Jean Laborderie, c'est une carrière parfaite de grand professeur », pouvait dire notre collègue et ami Paul Demont lors des obsèques, où il accepta de représenter le comité de l'Association. Et d'ajouter aussitôt – sans vouloir par là, bien entendu, amoindrir si peu que ce fût les mérites du défunt – que, pour cette belle carrière, il avait bénéficié en quelque sorte de prédispositions familiales, puisque son père avait été lui-même professeur agrégé de lettres classiques. Une fois à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, le jeune Jean Laborderie, prépara et obtint brillamment l'agrégation de grammaire, faisant ainsi un peu comme son père, mais pas exactement tout de même. Et c'est ce petit écart – que l'on hésitera à qualifier d'incartade ! – qui lui permit de rencontrer celle qui allait devenir son épouse, Noëlle, ancienne élève de l'ENS de Fontenay, elle aussi agrégée de grammaire. L'agrégation passée et les noces une fois conclues en une seule et même année, les voici tous les deux professeurs au lycée Ronsard à Vendôme, dans une région dont il se plaisait à vanter les charmes (c'est à cette époque, exactement en 1957, qu'il fut reçu dans notre Association sous le patronage de Fernand Robert et de Jacqueline de Romilly). Il passa ensuite au lycée Hoche à Versailles, une ville qu'il aima beaucoup aussi, avant de commencer sa carrière universitaire comme maître-assistant, puis professeur à l'université de Nantes. Il devint finalement, après un passage par l'université de Rouen – qui le rapprochait de Paris – professeur à la Sorbonne, en 1991, où son épouse fut, elle, maître de conférences de langue française médiévale.

Ce qui lui avait, depuis assez longtemps déjà, ouvert la voie vers cette carrière, c'est évidemment sa thèse de doctorat d'État, menée sous la direction de Fernand Robert, sur un sujet extrêmement complexe et important, à la fois grammatical, littéraire et philosophique, *Le Dialogue platonicien de la maturité*, une thèse soutenue en 1974, qui fut publiée rapidement aux Belles Lettres, en 1978, et obtint en 1979, il convient de le rappeler ici, le Prix de l'Association. Car Jean Laborderie, tout grammairien qu'il fût, était aussi et peut-être surtout un grand connaisseur de la littérature, et il avait le souci, bien avant les études de pragmatique littéraire, de ne pas distinguer la forme et le fond des dialogues platoniciens, ce qui rend son ouvrage particulièrement attachant («une méthode originale », écrivait Joseph Moreau, une « vigueur savante », notait de son côté Paul Vicaire, avec qui il réédita aux Belles Lettres *Le Banquet* platonicien édité précédemment par Léon Robin). C'est aussi ce qui caractérisa son enseignement à la Sorbonne, chose dont Paul Demont pourrait parler infiniment mieux que je ne saurais le faire, puisque Laborderie fut, en 1986, membre de son jury de thèse de doctorat d'État. Et c'est à cette occasion tout particulièrement que le nouveau docteur – comme d'autres, ici présents, avant ou après lui – eut le privilège d'apprécier sa délicatesse, son attention aux détails, sa courtoisie. La même année, du reste, Jean Laborderie devint trésorier de notre Association, ce qui fut pour Paul Demont une autre façon de le fréquenter et de l'apprécier, puisqu'il accéda lui-même, très peu après, au poste de secrétaire général. Aussi a-t-il pu, en notre nom à tous – et en toute connaissance de cause – rendre hommage à son travail considérable au service des études grecques, dans ce pays, pendant plus de dix ans. Sa tâche ne fut pas aisée, car il avait hérité d'une situation complexe, à laquelle il sut porter remède, en remettant de l'ordre dans le fichier des membres (avec l'aide, déjà, de l'informatique !), assumant la gestion des affaires financières avec rigueur et efficacité, sans jamais avoir un mot plus haut que l'autre, faisant preuve là aussi d'une équanimité que tous ont admirée : c'était, chez lui, une forme de bonhomie souriante et bienveillante, dont il ne se départissait jamais. Elle se manifestait non seulement vis-à-vis de ses étudiants et étudiantes, mais également à l'égard des collègues qui, au sein de l'Association notamment, s'adressaient à lui, en dernier recours, pour résoudre leurs problèmes d'informatique précisément, et surtout, j'imagine, quand leurs textes comportaient des phrases en grec et qu'il fallait en assurer une impression satisfaisante ! Jean Laborderie ne quitta ses fonctions de trésorier que pour occuper, en 2001-2002, celles de président. Son allocution en fin de mandat montre combien il eut à cœur d'assumer

au mieux cette nouvelle tâche : évoquant les réformes ministérielles de l'époque, il y prononça cette phrase qui garde aujourd'hui toute son actualité : « *Le grec ne peut pas subir le sort des hiéroglyphes et des inscriptions sumériennes et n'être réservé qu'à un tout petit cercle d'érudits* ». C'est dire que l'Association a trouvé en lui un membre particulièrement dévoué à ses intérêts fondamentaux comme à sa prospérité, y compris sur le plan financier.

Lors de notre dernière séance avant la grande interruption de mars, je devais vous annoncer un décès qui, survenu à Versailles le 23 février, était en réalité déjà connu de chacun de vous, puisqu'il s'agissait de celui de **Pierre Aubenque**, un helléniste de très grande renommée dans le monde de l'histoire de la philosophie antique et dans celui de la philosophie tout court. On sait en effet que Pierre Aubenque – né le 23 juillet 1929 à l'Isle-Jourdain dans le Gers, ayant donc atteint et dépassé l'âge de 90 ans – était l'un des interprètes les plus pénétrants de l'œuvre multiforme d'Aristote, tout en étant également (il l'a prouvé à diverses reprises au cours de sa longue carrière) un connaisseur très avisé de la philosophie allemande contemporaine, notamment de la pensée d'Ernst Cassirer et plus encore de celle de Martin Heidegger, qu'il connut et fréquenta personnellement. Mais ce n'est évidemment pas cet aspect-là de son activité philosophique qu'il y a lieu d'évoquer ici en priorité. Rappelons qu'après avoir suivi les diverses étapes menant à l'École Normale de la rue d'Ulm – où il entra premier, à 18 ans à peine, en triomphant peu après à l'agrégation de philosophie –, il fut d'abord pensionnaire, quatre ans durant, de la Fondation Thiers (1951-1955), puis maître-assistant à la Faculté des lettres de Montpellier, d'où il passa à Besançon avec les titres successifs de chargé d'enseignement, de maître de conférence et très bientôt de professeur de philosophie antique, une fois la thèse soutenue, avant d'occuper pendant deux ans, de 1964 à 1966, le même poste à l'université d'Aix. Après le séjour prolongé qu'il fit en Allemagne, son retour à Paris dès 1969 coïncida avec une période de grande turbulence pour la « vieille Sorbonne », ce qui l'amena à opter rapidement pour la nouvelle université de Paris IV, où il devait enseigner jusqu'à sa retraite en 1991, en y dirigeant parallèlement le Centre Léon Robin sur la pensée antique. Il était légitimement fier d'avoir eu le privilège, avant son arrivée à Paris, d'être également professeur à Hambourg durant trois années et plus tard à Leipzig en tant que professeur invité permanent, dans cette Allemagne dont il maîtrisait parfaitement la langue et dont son épouse, Madame Julia Aubenque-Hennig, est ressortissante. Mais l'octroi en l'an 2000 d'un doctorat *honoris causa* de l'Université Laval à Québec ne le toucha certainement pas moins : ses collègues, amis et élèves canadiens lui ont du reste rendu un vibrant hommage au moment de son décès, comme ils l'avaient fait, vingt ans plus tôt, à travers l'allocution très développée et chaleureuse du doyen d'alors de la Faculté de Philosophie de cette Université, le professeur Jean-Marc Narbonne, texte dont j'ai pu avoir connaissance grâce à l'amitié de notre collègue Philippe Hoffmann.

Dans son œuvre, on l'a dit, Pierre Aubenque eut pour premier objet d'étude la pensée d'Aristote, avec une prédilection non exclusive pour la métaphysique. Cette recherche devait, dans un premier temps, aboutir à une thèse monumentale sur *Le problème de l'être chez Aristote, essai sur la problématique aristotélicienne*, publiée dès 1962 aux Presses Universitaires de France, puis – chose extraordinaire – au moins cinq fois rééditée depuis cette date. À cet ouvrage fondamental l'auteur avait aussitôt ajouté, chez le même éditeur, une étude très neuve intitulée *La prudence chez Aristote* (dont une 3<sup>e</sup> édition en 1986 est enrichie d'un essai sur « la prudence chez Kant ») ; ayant rouvert ce livre au lendemain de la mort de l'auteur, j'ai été frappé de voir combien une enquête consacrée à la *phronèsis* aristotélicienne, notion à la fois intellectuelle et morale, pouvait rejoindre les préoccupations d'un épigraphiste s'efforçant de cerner la véritable portée sociale et politique de vertus telles que l'*areté* chez les citoyens ou la *prohairesis* chez les rois, très souvent mises en avant dans les décrets de l'époque hellénistique, même si les historiens d'aujourd'hui, dans le sillage de Louis Robert, ne voient plus cette époque comme synonyme de perte d'autonomie pour les cités et de d'irréversible décadence, au point que la *phronèsis* individuelle y aurait perdu jusqu'à sa raison d'être. D'ailleurs, en 1990, un essai très suggestif sur *La Politique* intitulé *Aristote Politique* vint nuancer cette vision un peu dépréciative de la cité grecque après la mort d'Alexandre et d'Aristote lui-même. Mais ma découverte de l'œuvre de Pierre Aubenque – je le dis ici en toute modestie, dans la conviction que plusieurs d'entre vous

ont certainement pu faire la même expérience – est en réalité beaucoup plus ancienne : vers 1965, quand mon bon maître Walter Spoerri, à l'Université de Neuchâtel, essayait de nous introduire au livre A de la *Métaphysique*, il citait déjà la grande thèse d'Aubenque ; d'ailleurs, je crois bien me souvenir que l'auteur avait été invité, dès alors, à prononcer chez nous une conférence publique. Sa notoriété n'a cessé ensuite de croître, car Pierre Aubenque, loin de se reposer sur ses premiers lauriers, a poursuivi son enquête, seul ou en collaboration avec d'autres spécialistes de l'aristotélisme, comme l'attestent par exemple les actes d'un *Symposium Aristotelicum* tenu en 1972 et publié en 1979, puis deux recueils de ses principaux articles, chez Vrin, en 2009 et 2011, sous le titre *Problèmes aristotéliens* (I. *Philosophie théorique* ; II. *Philosophie pratique*) sans parler, bien sûr, de divers essais portant sur d'autres philosophes antiques ou modernes. Pour embrasser d'un seul regard tout l'éventail de ses curiosités, on peut se reporter par exemple au petit recueil de 2009 intitulé *Faut-il déconstruire la métaphysique* où il publiait, à la demande pressante de ses anciens auditeurs, les six conférences prononcées en 1997-1998 dans la chaire Étienne-Gilson de l'Institut Catholique de Paris. Un des aspects les plus novateurs de cette recherche jamais achevée – dans la mesure où, justement, la métaphysique d'Aristote était tenue par lui pour « une métaphysique de l'inachèvement » conçue (comme il le dira ailleurs) par un « Aristote dialectique, aporétique et ouvert » – est sans doute d'avoir réintroduit l'histoire, c'est-à-dire l'évolution, voire l'hésitation et le repentir – dans les prises de position parfois discordantes du Stagirite, redevenu grâce à lui un être de chair et de sang, alors qu'à travers les interprétations tardo-antiques et surtout, bien sûr, sous l'influence dominante du thomisme, sa pensée avait eu fortement tendance à se constituer en une doctrine figée. Même sans avoir eu le privilège de le fréquenter, on peut deviner quelle fascination il dut exercer sur ses disciples, et d'abord sur ses étudiants, par l'originalité de ses thèses, la clarté admirable de ses exposés, bref ses talents pédagogiques unanimement soulignés. Ce sont les mêmes qualités, à coup sûr, qu'il a dû mettre au service de maintes sociétés savantes, dont il assura la présidence ou le secrétariat général : ainsi, des années durant, à l'Institut international de philosophie. La belle allocution qu'il prononça au titre de président sortant de notre Association en 1996 est un modèle du genre, et l'on y admire en particulier le souci de juste évaluation et de pertinence dont il fit preuve – tout métaphysicien qu'il était, mais parfaitement capable de redescendre sur terre chaque fois que l'exigeaient ses tâches d'enseignement ou tout simplement les devoirs de sa charge – quand il eut à retracer les « vies parallèles » de deux de nos anciens présidents, les archéologues, historiens et d'abord épigraphistes Jean Bousquet et Jean Pouilloux : car c'est avec une authentique sympathie de cœur et d'esprit qu'il sut évoquer leurs activités sublunaires, pourtant fort éloignées de ses préoccupations philosophiques.

En avril dernier, alors que le confinement était entré dans son deuxième mois, un nouveau décès inattendu et brutal, survenu le 18 avril, a justement frappé nombre d'entre nous, parce qu'il concernait un de nos plus jeunes collègues, âgé seulement de 45 ans, **Yannick Scolan**, membre de notre Association depuis l'automne 2007. Comme nous l'apprenaient Michel Fartzoff de même que Mme Estelle Oudot, avec beaucoup d'émotion, Yannick Scolan, après avoir enseigné au Lycée Pisaro de Pontoise, était professeur en classe préparatoire à l'entrée dans les grandes écoles au Lycée Lamartine et il avait brillamment soutenu, en novembre 2013, une thèse intitulée *Les banquets littéraires de Platon à Athénée*, avec un jury composé de Dominique Arnould, directrice de thèse, et Alain Billault – ses deux parrains devant l'Association – comme aussi de Sophie Gotteland, Estelle Oudot et Michel Fartzoff ; cette vaste enquête littéraire constituait un travail de recherche très sérieux, où l'analyse littéraire et l'analyse philosophique s'entrecroisaient de manière à la fois complémentaire et remarquablement originale pour saisir la singularité d'un genre. Scientifiquement très aboutie, cette ample recherche fut publiée dans la série grecque de la « Collection des études anciennes » des Belles Lettres au printemps 2017 sous le titre *Le convive et le savant. Sophistes, rhéteurs, grammairiens et philosophes au banquet de Platon à Athénée*. Il est heureux, assurément, que cette belle thèse ait pu être ainsi couronnée par sa publication dans une série prestigieuse qui assurera sa pérennité (on saluera aussi les articles et comptes rendus déjà assez nombreux qu'il avait donnés dans notre Revue). Son livre n'ayant apparemment pas été retenu, au moment de sa parution, par notre Commission des Prix, peut-être

faudra-t-il songer à honorer sa mémoire en lui décernant très prochainement, à titre posthume, l'un de nos prix : tel est du moins mon souhait de président. Cela n'apporterait évidemment qu'une bien faible consolation à ses deux filles, Adèle et Aurore – qu'il remerciait de manière touchante dans l'avant-propos du livre – de même qu'à ses amis et à ses plus proches collègues, durement affectés par sa disparition prématurée. Mais cela témoignerait de l'estime très réelle de tous ceux d'entre nous qui, sans le connaître personnellement (je suis de ceux-là), pouvaient voir en lui une force vive pour l'avenir de nos études, comme l'atteste du reste sa collaboration – dans un chapitre sur l'érudition d'époque impériale – à la toute récente *Anthologie de la littérature grecque d'Homère à Justinien*, parue aux Belles Lettres sous la direction de notre nouveau membre, le professeur Luigi Alberto Sanchi, titulaire du Prix Zographos 2020 (on en aura la confirmation tout à l'heure de la bouche de notre secrétaire générale) pour ce magnifique ouvrage parrainé par le réseau d'associations Antiquité-Avenir, avec lequel nous nous sommes efforcés de tisser des liens plus étroits.

En la personne de **François Kayser**, c'est un homme ayant atteint, lui, sa pleine maturité mais qui était encore dans la force de l'âge au regard des normes d'aujourd'hui (puisqu'il n'avait guère plus de 60 ans), qui nous a été ravi le 12 juillet des suites d'une cruelle maladie. Né à Mulhouse en 1959, François Kayser avait couronné sa scolarité alsacienne par l'entrée à l'École normale supérieure et l'agrégation de lettres classiques. Au sortir de l'ENS, il était devenu membre de l'Institut français d'archéologie orientale, et c'est durant cette période à l'IFAO qu'il élabora et acheva sa thèse de doctorat consacrée aux *Inscriptions non funéraires d'Alexandrie impériale (1<sup>er</sup>–III<sup>e</sup> siècles après J.-C.)*, soutenue en 1990 sous la direction du professeur Étienne Bernand et publiée par l'IFAO en 1994. Ce séjour au Caire de 1988 à 1991 fut évidemment déterminant pour la suite de sa carrière, qu'il poursuivit à l'Université Savoie – Mont Blanc de Chambéry en tant que maître de conférence. Si son premier et principal champ d'étude demeura jusqu'à la fin l'Égypte gréco-romaine (comme le prouve son récent essai sur *Communautés nouvelles en Égypte hellénistique et romaine*, paru à Chambéry en 2017), il travailla aussi, avec une égale compétence, sur les inscriptions latines de la Narbonnaise et notamment sur celles de l'Ain, aux confins du pays des Allobroges. On ne s'étonne donc pas qu'avec cette double casquette il ait collaboré avec son collègue Bernard Rémy (aujourd'hui également décédé) à la production d'un intéressant répertoire des *Viennois hors de Vienne : attestations littéraires, épigraphiques et papyrologiques* des colons et habitants de cette grande cité rhodanienne ; comme aussi, dès 1999, à une *Initiation à l'épigraphie grecque et latine*, sans parler de sa participation aux diverses éditions du *Guide de l'épigraphiste*. Dans le domaine de l'épigraphie grecque, c'est lui, tout naturellement, qui prit la succession du regretté Jean Bingen pour rendre compte, à partir de 2006, des publications et des travaux relatifs à l'Égypte et à la Nubie dans le *Bulletin épigraphique* de notre Revue, ce qu'il fit avec beaucoup de science, d'acribie et aussi de modestie pendant plus de douze ans, jusqu'à ce que la maladie – il y a quelques mois seulement – l'eût contraint, avec un infini regret, à y renoncer. Ne l'ayant hélas guère connu, en ce qui me concerne, qu'à travers cette collaboration à l'œuvre commune, je ne puis témoigner ici que de la confiance que m'inspiraient ses notices annuelles, aussi savantes que pondérées. Quant à ceux qui l'ont fréquenté de plus près, sa compatriote alsacienne Mme Béatrice Meyer, et surtout ses collègues et amis de Chambéry (en particulier MM. Fabrice Delrieux et Laurent Guichard, qui ont pris soin de lui et à qui nous devons la connaissance de plus d'un élément de sa biographie) – sans oublier, bien sûr, ses étudiants et étudiantes –, ils garderont tous et toutes l'image d'un homme extrêmement dévoué à sa tâche et d'une fidélité à toute épreuve, d'humeur constante, ayant de l'indulgence pour ses élèves – comme pour ses collègues (car il en faut parfois là aussi !) – et une bonne dose d'humour. S'il ne fut pas très souvent présent aux séances de notre Association, où il avait été reçu en 1985, c'est sans doute moins à cause de l'éloignement relatif de son domicile au cœur des Alpes qu'en raison de son faible goût pour les réunions à plus de trois ou quatre personnes de son proche entourage familial ou professionnel.

C'est avec beaucoup de tristesse également que nous avons appris durant cet été le décès, survenu à Nantes le dimanche 23 août 2020, de **Jean-Louis Perpillou**, qui fut président de notre Association en 1994 : votre serviteur se souvient d'avoir présenté sous sa

présidence – qui vint juste avant celle de Pierre Aubenque, son collègue à l’Université de Paris IV de 1987 à 1996 – une communication dont il eut la gentillesse de dire du bien dans sa propre allocution de fin de mandat. Né à Paris le 15 février 1931 dans une famille d’universitaires, Jean-Louis Perpillou fut très tôt intéressé par les lettres classiques et plus particulièrement par l’étude de la langue grecque, domaine où il fut assez vite amené à s’inscrire dans cette grande tradition de philologues et de linguistes français qu’illustraient alors au moins deux de ses professeurs les plus éminents, l’un et l’autre anciens présidents de notre Association, à savoir Pierre Chantraine (1899-1974) et Michel Lejeune (1907-2000), dont il suivit avec passion l’enseignement à la Sorbonne et à la Section des Sciences historiques et philologiques de l’École Pratique des Hautes Études. À l’époque même où Perpillou était leur élève – comme le rappelle notre collègue Charles de Lamberterie dans la précieuse notice qu’il vient de consacrer à celui qui était l’un de ses maîtres – les études grecques ont connu une véritable révolution avec le déchiffrement de l’écriture linéaire B par les Anglais Michael Ventris et John Chadwick au cours de l’année 1952. Grâce à cette peu banale découverte, l’histoire de la langue grecque reculait de près d’un demi-millénaire, des alentours de 800 à 1300 avant J.-C. Sous la conduite, donc, de Chantraine et de Lejeune, qui furent parmi les premiers à tirer les conséquences du déchiffrement en faisant une large place aux études mycéniennes dans leur enseignement respectif, Jean-Louis Perpillou a participé activement au bouillonnement intellectuel de cette époque, avec plusieurs condisciples disparus, tels Jean Taillardat, Olivier Masson et Françoise Bader. Assistant de Pierre Chantraine à l’Institut de grec de la Sorbonne dans les années 1960, Perpillou avait inscrit sous la direction de son maître un sujet de thèse de doctorat qui témoigne de ce renouvellement des perspectives, thèse dont il devait tirer l’ouvrage publié à Paris chez Klincksieck en 1973 sous le titre *Les substantifs grecs en -εύς*, pour lequel il obtint aussitôt le Prix de l’Association. L’apparition de tels noms, ou du moins de tels anthroponymes, dans les tablettes en linéaire B (ainsi *a-ki-re-u* pour Ἀχιλλεύς) lui permit en effet de réfuter l’opinion qui avait cours jusque-là sur la prétendue origine préhellénique – et partant non indo-européenne – de ces substantifs, sans pour autant vouloir substituer à cette thèse une théorie invérifiable quant à la date de leur apparition. Si son livre a apporté énormément d’éléments nouveaux aux linguistes et aux historiens des hautes époques – puisque la catégorie des noms en -εύς est productive dès le second millénaire avant notre ère, pour former aussi bien des noms de métier (*i-je-re-u* / ἱερεύς, « prêtre », *ka-ke-u* / χαλκεύς, « bronzier, forgeron », etc.) que des noms propres (*te-se-u* / Θεσεύς, etc.), l’ouvrage est très précieux aussi pour les épigraphistes confrontés à de nouveaux substantifs ou anthroponymes en -εύς : je puis l’affirmer à titre personnel.

En 1967, Jean-Louis Perpillou avait été nommé chargé d’enseignement, puis professeur à l’université de Rouen, poste qu’il occupera pendant vingt ans avant de revenir à la Sorbonne comme titulaire de la chaire d’histoire de la langue grecque, créée en 1938 pour Pierre Chantraine. Il y restera jusqu’à sa retraite en 1996. Pendant toute cette période et au-delà encore, il ne cessera de s’intéresser au lexique grec, travaillant d’abord en priorité, avec ses condisciples déjà nommés, à l’achèvement – pour les lettres φ, χ, ψ et ω – du grand *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* mis en chantier par son maître depuis le milieu du siècle dernier, ouvrage lui aussi orienté davantage vers l’histoire des mots que vers la recherche de leur origine. Ce travail d’équipe, auquel d’autres encore ont collaboré, fut réalisé dans les meilleurs délais, puisque le dernier fascicule du dictionnaire a été publié en 1980. On doit à la belle activité de Jean-Louis Perpillou dans ce domaine deux ouvrages qui contiennent des études inédites en même temps que la reprise d’études publiées antérieurement, à savoir les *Recherches lexicales en grec ancien : étymologie, analogie, représentations* (1996) et les *Essais de lexicographie en grec ancien* (2004). Comme peuvent en témoigner tous ceux qui l’ont fréquenté de près, à commencer par notre ami Charles de Lamberterie, l’homme était aussi attachant que le savant, non seulement par sa parfaite courtoisie mais aussi – et plus fondamentalement encore – en raison de son honnêteté intellectuelle jamais prise en défaut. Au cours de sa vie, Jean-Louis Perpillou n’a pas été épargné par les épreuves, et il les a toujours surmontées avec un grand courage. Il avait perdu sa mère à l’époque de l’adolescence. Plus tard, trois ans avant sa retraite, son épouse Françoise a disparu brutalement sans qu’on n’ait jamais décelé chez elle les signes d’une maladie. Et ses dernières années ont été assombries par de graves problèmes de santé qui,

Dieu merci, jamais n'ont altéré sa lucidité. Dans les derniers temps, au témoignage de ses plus fidèles amis, il n'avait plus qu'un filet de voix, à travers lequel restait néanmoins perceptible la force de son intelligence. Il s'est éteint dans sa maison des Petites Dalles, au bord de l'Océan, en ce pays de Caux qu'il chérissait, entre Fécamp et Saint Valéry en Caux. Comme le relève notre collègue en conclusion de sa notice, « l'homme nous a quittés, mais son œuvre demeure et nous le rend présent ».

Il n'y a guère plus d'un mois, enfin, le 30 août, nous était annoncé le décès de notre doyenne, **Marguerite Harl**, née effectivement voici plus d'un siècle, le 3 avril 1919. La défunte était une figure marquante de la science française et internationale dans le domaine de la philosophie religieuse de l'Antiquité tardive, comme aussi des études sur le judaïsme alexandrin. S'il m'est possible de retracer sa carrière de manière assez précise, c'est à deux de ses principaux élèves, MM. Gilles Dorival et Alain Le Boulluec, que je le dois, car nos collègues ont tout récemment retracé sa biographie avec grand soin dans la réédition en 2019 aux Belles Lettres de sa thèse soutenue en 1957 sur *Origène*, en puisant d'ailleurs une partie de leur information dans la partie autobiographique de son livre de 2014 intitulé joliment *La Bible en Sorbonne ou la revanche d'Érasme*.

Née à Dax dans une famille arriégeoise, Margerite Bayle (pour l'appeler de son nom de jeune fille) avait pu entamer ses études de grec dès l'époque où elle entra au Collège de jeunes filles d'Albi, avant de les poursuivre à Toulouse à partir de 1936. Agrégé de lettres classiques en 1941, elle fut aussitôt nommée au lycée de filles de Cahors où elle enseigna assez naturellement le français, le latin et le grec. Le conflit mondial ne la laissa pas indifférente, loin de là : elle aida son jeune frère, prisonnier de l'Occupant, à s'évader fin 1942 pour rejoindre l'armée française d'Afrique, mais ne put empêcher que le jeune homme ne fût tué dans la campagne d'Alsace en 1945. Elle ne cessa par ailleurs de manifester sa curiosité pour l'histoire du christianisme ancien, partagée qu'elle a été, peut-être, entre le catholicisme réputé libéral de sa mère et l'agnosticisme rationnel de son père. Au sortir de la guerre, après un séjour de deux ans au lycée Saint-Sernin de Toulouse, elle eut l'occasion de rencontrer à Paris des personnalités de premier plan, tels le Père Daniélou et les professeurs Henri-Irénée Marrou et Henri-Charles Puech : ce sont eux qui l'orientèrent vers l'œuvre d'Origène, grand apologiste auquel elle consacra sa thèse, aux côtés de disciples aussi connus que, notamment, Pierre Hadot. Elle la prépara tout en enseignant au lycée de Saint-Germain-en-Laye (c'est alors, en 1950, que, sous son premier nom, elle fut reçue dans notre Association), puis elle se rapprocha encore un peu plus du centre de Paris en prenant un poste au lycée Victor-Duruy, tout en bénéficiant en même temps d'un long détachement auprès du CNRS. La soutenance eut lieu en 1957, et ce fut un très grand succès sur lequel je reviendrai dans un instant. Mais j'ouvre ici une brève parenthèse familiale, car cette thèse, elle l'a préparée aux côtés d'un mari aimé, le neuropsychiatre Jean-Marc Harl, de qui elle aura trois enfants, deux garçons et une fille. C'est une famille où l'on est en quête d'ascension, et pas seulement intellectuelle ou spirituelle : l'alpinisme y est pratiqué avec passion, des rochers de Fontainebleau aux cimes des Alpes depuis Chamonix en passant par les Pyrénées. Mais Marguerite Harl paiera un très lourd tribut à ce goût des hauteurs vertigineuses, puisqu'elle y perdra son mari dès 1965 et son fils aîné cinq ans plus tard.

Revenons donc à cette thèse intitulée *Origène et la fonction révélatrice du verbe incarné*, qui, une fois publiée, recevra le Prix Reinach de notre Association. Devant un jury composé de trois généralistes – Jean Humbert, Robert Flacelière et André Plassart – et de deux spécialistes, Henri-Charles Puech et Henri-Irénée Marrou (qui sera en outre son éditeur dans une série qu'il dirigeait), la soutenance en Sorbonne fut un événement, dont rendirent compte – heureuse époque ! – deux quotidiens parisiens, *Combat* et *Le Monde*. Dans le premier, une journaliste sans doute plus à l'aise dans la chronique des ballets russes que dans celle des joutes théologiques, s'en était tenu à des généralités ; mais le collaborateur du *Monde*, Henri Fesquet, était un fin connaisseur de l'histoire de l'Eglise, et il put donner l'impression d'être le sixième membre du jury. Le sujet n'était pourtant pas des plus aisés à exposer, et peut-être me pardonneriez-vous de n'avoir pas voulu m'y risquer, en me bornant à souligner que fut saluée à l'unanimité la capacité de Marguerite Harl à donner, sur les bases d'une rigoureuse enquête philologique et linguistique, une interprétation renouvelée

en profondeur de l'œuvre très complexe d'Origène, ancrée dans le double héritage de la pensée (néo)platonicienne et de la foi chrétienne. Amplifié par une série de comptes rendus le plus souvent très positifs, venant également du monde ecclésiastique, ce succès ouvrit toutes grandes à la nouvelle titulaire du doctorat d'État les portes de la Sorbonne, car, comme l'écrivait le Père Daniélou, « le professeur qu'est Mme Harl a percé à jour le professeur qu'est Origène ; et elle le fait avec une souveraine élégance, sans fatras d'érudition, avec une précision qui ne pardonne pas ». Dès 1958 est créée une chaire intitulée « *Langage et littérature post-classiques* », et c'est elle qui, tout naturellement, va l'occuper : avec de proches collègues elle dirige un séminaire très stimulant non seulement sur Origène, mais sur Clément et surtout Philon d'Alexandrie, dont elle va éditer plusieurs traités dans la collection lyonnaise des *Sources Chrétiennes*.

Une rencontre, en 1966, avec le Père Dominique Barthélémy, professeur d'Ancien Testament à l'université de Fribourg en Suisse s'avère très influente pour la suite de sa carrière scientifique, qu'elle réoriente en partie vers l'étude du texte grec de la Bible utilisée par Philon et par les Pères de l'Église, c'est-à-dire vers la traduction alexandrine dite de la *Septante*, dont elle deviendra rapidement une spécialiste reconnue. C'est à l'époque même de ce tournant, en 1982, qu'elle fut élue présidente de notre Association : elle était la troisième femme, après Jacqueline de Romilly et Jacqueline Duchemin, à accéder à cette fonction ; mais elle était assurément la première à se définir comme « un patrologue » (*sic*), fort capable, disait-elle dans son allocution de présidente, de montrer le même « amour du grec » que n'importe quel autre helléniste et d'en prendre, le cas échéant, « la défense ». Elle a été ainsi une pionnière à plusieurs égards : en 1987, aux Éditions du Cerf, elle ouvrit la grande entreprise de la *Bible d'Alexandrie* en se chargeant, comme il se devait, du livre de la *Genèse*. Elle dirigea ensuite l'édition d'autres livres de cet *Ancien Testament* grec, notamment *Le Pentateuque* et plus de la moitié des Douze (Petits) Prophètes, avec plusieurs collaborateurs et collaboratrices, dont notre collègue et ancien président Michel Casevitz. Avec le concours de deux de ses plus proches disciples, Gilles Dorival et Olivier Munnich, elle donna en 1988, sur ce thème, la magnifique synthèse qu'est le volume intitulé *La Bible des Septante, du judaïsme hellénistique au christianisme ancien*. Je passe sur d'autres volumes récents, sans parler de ses très nombreux articles (dont une demi-douzaine, notons-le, dans la *Revue des Études Grecques*). Mais il faut mentionner pour finir le beau volume d'hommage que lui ont offert naguère – c'était en 2014 – ses nombreux élèves, et, *last but not least*, le fait que sa thèse ait pu, en 2019 – donc pour le 100<sup>e</sup> anniversaire de l'auteur ! – être rééditée pratiquement sans changement aux Belles Lettres.

Ce n'est pas, croyez-moi, par je ne sais quel morbide penchant que j'ajouterai à cette liste déjà bien longue les noms de trois ou même quatre hellénistes, au sens le plus large du terme, qui, sans être membres de notre Association, en étaient proches par leurs intérêts et par les liens qu'ils entretenaient avec plusieurs d'entre nous. Ce faisant, je m'autorise de l'exemple de Jean Irigoin, qui, en 1978, avait tenu à rendre hommage au latiniste Marcel Durry et au byzantiniste René Henry ; plus récemment, Jean Bouffartigue avait fait de même pour l'historien de la République romaine Claude Nicolet. Je crois donc pouvoir mentionner d'abord les noms de **Jean-Pierre Olivier** et de **Frieda Vandenaebel**, deux membres belges de l'École française d'Athènes, nés la même année, en 1939, décédés à six mois d'intervalle, le premier le 6 janvier, la seconde le 24 août 2020. Si leurs domaines scientifiques étaient très voisins, ils avaient néanmoins chacun leur spécialité parfaitement identifiable, comme était différente aussi leur langue maternelle. Le Bruxellois francophone Jean-Pierre Olivier a été, on le sait, un spécialiste partout reconnu des textes grecs en linéaire B, avec une étude exemplaire sur *Les scribes de Cnossos* et surtout maintes éditions de tablettes, car on faisait appel à lui dès que de nouveaux documents venaient au jour : ainsi eut-il à publier en collaboration avec l'Italienne Anna Sacconi et l'Éphore de Béotie Vasilius Aravantinos un lot très important de tablettes exhumées naguère sur la Cadmée de Thèbes. Quant à la Flamande d'Anvers Frieda Vandenaebel, elle était plus orientée vers l'archéologie proprement dite, tout en s'intéressant de très près aux idéogrammes du linéaire B comme déjà à ceux du mystérieux linéaire A crétois. De fait, c'est à la Crète minoenne, puis très particulièrement à l'île de Chypre qu'elle consacra l'essentiel de ses travaux archéologiques. Tous deux formaient déjà un duo, sinon un véritable couple, lorsqu'il me

fut donné de les rencontrer à mon arrivée à l'École d'Athènes en 1970, et leur union s'était renforcée avec le temps : la mort seule, un demi-siècle plus tard, les aura séparés, mais ils resteront unis dans notre mémoire.

Tout à l'autre bout de la chaîne des intérêts multiples que suscitera toujours, peut-on espérer, l'héritage linguistique, littéraire, philosophique et artistique de la Grèce ancienne se situe l'œuvre de l'Académicien **Marc Fumaroli**, professeur honoraire au Collège de France, décédé le 24 juin 2020 après une maladie qui l'aura péniblement affecté dans ses dernières années. Si je crois devoir mentionner son nom ici, c'est d'abord, bien sûr, à cause de ses travaux fort connus sur l'héritage de la culture classique, par exemple son très bel essai de 2012 intitulé *Le Sablier renversé, des Modernes aux Anciens* – un titre, qui, d'une certaine façon, pourrait caractériser l'activité que, chacun de nous à sa façon, nous déployons pour remonter le temps, afin de mieux comprendre les racines si souvent helléniques de nos connaissances, de nos mots, de nos goûts, de nos préférences, voire parfois – rarement ! – de nos préjugés. Ce qu'il convient peut-être de rappeler avant tout, cependant, c'est le rôle que Marc Fumaroli a pu jouer aux côtés de la toujours si regrettée Jacqueline de Romilly au sein d'une association distincte mais très solidaire de la nôtre, l'*Association pour la défense des enseignements littéraires*, qu'il a d'ailleurs présidée après sa consœur de l'Académie française, nécessaire croisade à laquelle ont œuvré et œuvrent toujours des membres de notre propre Association, en particulier nos collègues Paul Demont et Monique Trédé.

Enfin, comment ne pas évoquer, ne serait-ce qu'en peu de mots (même si, formellement, le défunt n'était pas membre de l'Association des Études Grecques, comme a bien voulu nous le confirmer notre trésorière), la mémoire de **Jean-Louis Ferrary**, membre de l'Institut, si proche des hellénistes, si actif au sein de l'Association Guillaume Budé dont il fut longtemps président, sans parler de son rôle comme patron de la série latine de la Collection des Universités de France, travaillant en étroite collaboration avec son confrère Jacques Jouanna, patron de la série grecque. C'est avec une bien grande tristesse que tous et toutes nous avons appris son décès, ô combien déplorable, le 9 août dernier. On sait que ce latiniste et romaniste de première force n'était pas moins compétent dans le domaine des études grecques : il en avait d'emblée donné la preuve dans sa thèse, publiée en 1988 et fort récemment rééditée, sur *Philhellénisme et impérialisme : aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique*, sans parler des travaux préparatoires ayant mené à cette magistrale synthèse. Mais c'est dans la seconde partie de sa carrière qu'il s'est révélé comme étant aussi un éditeur et commentateur très compétent d'inscriptions grecques d'époque romaine, formé qu'il avait été par l'enseignement écrit, sinon oral, de Louis Robert (car il ne lui fut pas donné d'en être l'élève direct) ; et, de fait, c'est dans le sillage du maître de l'épigraphie grecque et de sa veuve Jeanne Robert, dont il sut obtenir – et mériter – la confiance, qu'il devait publier une impressionnante série d'inscriptions découvertes dans les fouilles du sanctuaire de Claros en Ionie, d'abord divers documents honorifiques riches en informations sur l'époque républicaine notamment, puis l'énorme corpus de ce qu'à la suite des heureux fouilleurs il a justement appelé *Les mémoriaux de délégations de Claros d'après la documentation conservée dans le Fonds Jeanne et Louis Robert de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, ces témoignages uniques sur la fréquentation de l'oracle par les cités d'Asie Mineure sous le Haut-Empire. De telles publications suffiraient à attester la puissance de travail – sans parler de la sagacité – de Jean-Louis Ferrary. Ses élèves et ses amis ont pu, de justesse, lui rendre un hommage public, auquel il se montra visiblement très sensible quand en juin 2019, à l'Institut de France, les éditeurs lui offrirent un beau volume de mélanges (auquel certains d'entre nous ont eu le privilège d'être associés), ouvrage dont le titre, *Philorômaios kai philhellèn*, évoque bien les deux pôles de l'activité scientifique du défunt, sans oublier ses recherches sur les humanistes de la Renaissance italienne. Mais plus important encore, peut-être, que ce témoignage d'admiration et d'amitié est assurément le recueil réunissant ses articles gréco-romains sous le titre – parfaitement adéquat lui aussi – *Rome et le monde grec*, publié aux Belles Lettres en 2017 par les soins de son très proche collègue et ami de longue date Denis Rousset. Je suis certain que notre futur président aura plus d'une occasion d'évoquer, dans un autre cadre, la mémoire de ce savant exceptionnel. Je lui adresse par la même occasion, et en votre nom aussi, tous mes vœux pour que sa présidence soit synonyme de retour progressif à la

normale, après cette période de pandémie finissante dont on a tant de peine à voir le bout, période transitoire pour laquelle je serais tenté d'utiliser (à usage interne !) le mot « *apodémie* » – terme certes nouveau en français, mais qui fait évidemment écho à « *épidémie* », calqué qu'il est sur un mot parfaitement attesté, vous le savez, en grec ancien comme en grec moderne pour désigner l'action de « *sortir, de s'éloigner de chez soi* », voire de « *séjourner à l'étranger* », mot qui m'est venu à l'esprit dès le mois de mai, car celui de « *déconfinement* », on me l'accordera, n'a rien de particulièrement attrayant, outre qu'il perd chaque jour un plus de pertinence pour évoquer la situation telle qu'elle est actuellement.

Parvenu, ou presque, au terme de cette trop longue allocution (mais pouvait-elle, décemment, être beaucoup plus courte ?), je ne voudrais pas manquer de vous remercier, une fois encore, de l'honneur considérable que vous m'avez fait en me portant à la présidence de l'Association, issu que j'étais non de la France hexagonale mais d'un modeste *vicus* de la *civitas Helvetiorum*. Dans l'exercice de cette tâche, j'ai essayé, croyez-moi, de faire au mieux, avec le précieux concours des autres membres du Bureau, et très particulièrement de notre si dévouée et efficace Secrétaire générale Diane Cuny, qui aura assumé avec une grande distinction, en cette première étape de son mandat pluriannuel, la double charge de *mnêmôn* et de *kèrux* de notre *synodos* (pour reprendre la jolie image utilisée naguère par Jean-Louis Perpillou), tandis qu'était laissé à Caroline Magdelaine le soin de veiller encore et toujours, en diligent *tamias*, sur nos finances. Il nous a fallu affronter un certain nombre d'écueils dont le plus aisé à contourner fut une grève en Sorbonne, qui – certains d'entre vous s'en souviennent peut-être – nous obligea à traverser, à nos risques et périls tel le peule des Hébreux franchissant la Mer Rouge, le cours impétueux de la Rue Saint-Jacques pour atteindre le havre du Collège de France ! Ce ne fut heureusement qu'une péripétie sans lendemain : nos séances ont pu aussitôt reprendre ici même. En fin de compte, on l'a déjà noté, plus des deux tiers des réunions ordinaires auront tout de même pu avoir lieu conformément au programme établi. En toute brièveté, je rappellerai qu'elles se sont réparties de manière équilibrée entre les nombreuses disciplines que fédère harmonieusement notre Association. D'emblée, en effet, cette complémentarité des diverses approches a été illustrée par la communication inaugurale de Jacques Jouanna intitulée « L'histoire de Delphes et les Asclépiades. Pour un dialogue entre philologues et archéologues » (dont on attend avec impatience de pouvoir lire très bientôt la version imprimée dans son introduction au *Presbeutikos* d'Hippocrate). Il n'y eut plus, ensuite, qu'à prolonger ce dialogue. La littérature a certes paru obtenir, au début, la part du lion, avec les deux exposés « gorgonesques », si l'on me passe l'expression, de MM. Nicola Zito, « Le mythe de Persée dans le *Lapidaire orphique* », et de Johann Goeken, « Socrate et la tête de Gorgias (Platon, *Banquet*, 198a3-c6) », aussi subtils et bien amenés l'un que l'autre. Mais de la littérature on est passé insensiblement à l'histoire, et cela dès la première communication de l'année 2020 par M. Matthieu Fernandez, « Démosthène fabuliste ? L'ombre d'un âne entre comédie, proverbe et fable chez les scoliastes et les lexicographes », car le grand orateur, pour mieux convaincre les Athéniens des dangers qui les menaçaient, pourrait bien avoir eu assez souvent recours à la fable animalière. L'histoire littéraire, au sens large du terme, été plus franchement encore à l'ordre du jour avec la communication depuis longtemps attendue de notre collègue Jean-Luc Fournet, « Trois nouveaux poèmes de Dioscore d'Aphrodité (VI<sup>e</sup> s. après J.-C.) : Homère sur les rives du Nil », puisque ce Dioscoros révélé par un papyrus du Musée du Caire est un témoin très précieux de la place qu'occupaient encore les poèmes homériques dans la culture littéraire de ce temps et de ce pays. Si, un mois plus tard, M. André Rehbinder, nouveau membre de l'Association, nous a emmenés à tire-d'aile bien au-dessus des sables de l'Égypte en traitant de « La métaphore des ailes de l'âme dans le mythe central du *Phèdre* », il ne nous a pas arrachés pour autant aux réalités de la nature, puisque son exégèse a fait voir que, dans l'image des ailes, la description minutieuse de la pousse des plumes ne pouvait pas s'accommoder de l'interprétation allégorique donnée le plus souvent de ce mythe parmi les plus célèbres. Par la suite, l'histoire a repris tous ses droits avec la communication de Christophe Feyel intitulée « Quelques réflexions sur les *Helléniques* d'Oxyrhynchos », présentée également au nom de son collègue émérite de l'université de Nancy, notre ami Paul Goukowsky; on trouvera le texte intégral de cette étude très convaincante sur la date de l'auteur et sur la portée de l'œuvre (deux questions qui ont

fait l'objet aussi d'un livre publié l'an dernier par le même tandem) dans le premier fascicule de l'année 2020, tout récemment paru, de la *Revue des Études Grecques* : que ce soit pour nous l'occasion de féliciter les deux directeurs de notre périodique, Véronique Boudon-Millot et Olivier Picard, d'avoir réussi, en se jouant de tous les obstacles, à produire ce fascicule dans les délais habituels. Mais revenons, pour finir, à notre programme qui – avant d'être brutalement interrompu – a encore pu s'accomplir, le 2 mars dernier, à travers deux communications, elles aussi de haut vol, témoignant une fois de plus du large éventail des intérêts de nos membres, puisque le professeur Manfred Kraus, venu de Tübingen à l'invitation de mon prédécesseur Pierre Chiron, nous a donné un aperçu très fouillé de son enquête sur la manière dont on enseignait dans les écoles de rhétorique « l'art de l'argumentation par les *progymnasmata* anciens », tandis que notre jeune collègue de la Sorbonne et camarade athénien Patrice Hamon pouvait nous présenter les résultats de ses recherches en cours sur « les listes monumentales de magistrats de Thasos (archontes et théores) », en introduisant son sujet par une substantielle mise au point sur les listes de même catégorie connues notamment à Athènes et à Milet. J'ai ainsi bon espoir que l'année académique 2019-2020, en dépit de la manière très inhabituelle dont elle s'est déroulée et du nombre bien trop faible (ceci expliquant en partie cela) de nouveaux membres (une demi-douzaine seulement), ne sera pas marquée, dans la *tabula archontum* imprimée en tête de notre Revue, du sceau de je ne sais quelle *damnatio memoriae* ou alors assortie – comme il arrive parfois dans ces listes d'éponymes que nous ont laissées quelques cités grecques – de l'insertion, plus infamante encore, du mot *anarchia* !